

L'œuvre de Albert Niedziedz



Collection Albert Niedzwiedz,

Donation de Madame Michèle Niedzwiedz, sa fille, au musée de Noyers en 2005

« Je remercie vivement le Musée de Noyers sur Serein d'avoir accepté d'accueillir ce monde miniature, chargé de nostalgie et d'amour.

Vraiment, comme mon père serait fier de savoir sa petite troupe réunie dans le Musée de ce beau Village plein d'histoire.

-Car il en était terriblement fier de ses petits bonshommes venus de son cœur- Quand il les regardait, il semblait que la conversation s'engageait entre eux et qu'une même émotion circulait. »



Albert Niedzwiedz, mon père,



D'où viennent-ils tous ces petits bonshommes et bonnes femmes en terre peintes, ce monde villageois naïf et rêvé ?

Mon père, Albert Niedzwiedz, est né le 24 décembre 1924 à Paris.

Ses parents étaient juifs polonais, artisans-tailleurs, installés dans le quartier du Marais, rue Caron, près de la Place du Marché Sainte-Catherine.

A cette époque y vivaient de nombreux commerçants et artisans venus d'Europe Centrale, gens simples, pittoresques, travaillant dur, à l'accent savoureux, comme celui de son père, qu'il s'amusait, plus tard, à imiter avec une tendresse amusée.

- Il se souvenait avec nostalgie et humour de ce lieu si vivant, chaleureux,

et des images restaient gravées dans sa mémoire, comme cette scène, quotidienne, d'un vieil épicier au long tablier qui plongeait ses bras jusqu'aux coudes dans un haut tonneau en bois pour y puiser de gros cornichons au sel tout ruisselants de saumure -

Gens de labeur et de convivialité, hauts en couleur. Il retrouvait cela chez les vieux paysans de la campagne qui le remplissaient d'émotion quand il les côtoyait durant les vacances, ici ou là, et plus tard avec ma mère et moi en bord de Loire, à Macé, où nous allions chercher les délicieux fromages, les oeufs frais, les confitures, dans les

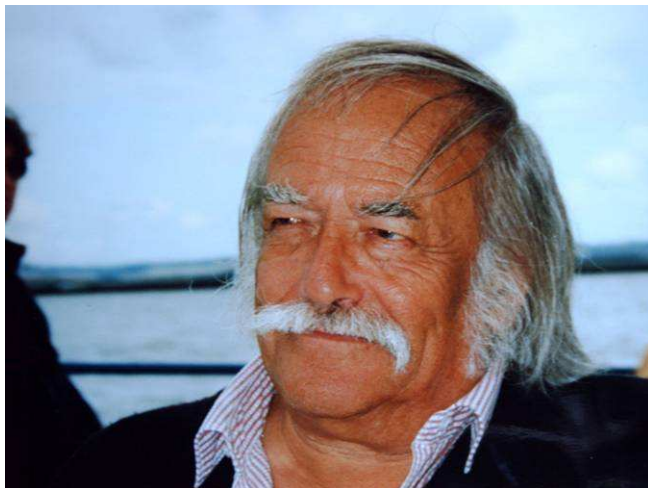


fermes avoisinantes, et faisant le tour des brocanteurs, plein de trésors !

Vieux paysans, vieux couples aux visages travaillés par le temps, et qui l'avaient traversé ensemble ce temps. L'intérieur des fermes avec la grande cuisinière, la pendule, la bouilloire...

Quelle tendresse pour tous ces gens qui avaient été décimés par la guerre dont mon père portait la blessure inguérissable au fond de lui (amis déportés, cousins... Quant à lui et ses parents, des prostituées exerçaient leur métier près de l'immeuble où ils habitaient, et celles-ci, lorsqu'elles étaient au courant qu'une rafle aurait lieu tel jour dans le quartier venaient vite le prévenir et ils partaient se cacher dans une mansarde).

Décimés par la guerre, ou décimés par le temps comme ces vieux paysans – Le temps qui passe, une douleur qui le taraudait sans cesse –



Tous ces gens souvent bourrus, assez rudes, mais du cœur « grand comme ça » et qui savent partager le gros pain odorant – il les voyait ainsi et cela lui faisait penser à Raimu dans les films de Pagnol – Un acteur qu'il aimait tellement !

Il a voulu rendre hommage, à sa façon, à ces gens là.

Dans ses petits personnages, il y a aussi des solitaires, un peu gauches, vieux

garçons, vieilles filles qui n'ont pas eu la chance de rencontrer l'âme sœur. Ils sont là, un peu frileux, et c'est près de la générosité des autres qu'ils se réchauffent.

Mon père, lui, avait trouvé l'âme sœur, dans la personne de ma mère –C'était sa petite fée, comme il disait- Il considérait qu'elle l'avait « dégrossi ».

Mon père était artisan-tailleur, comme son père.

Ma mère (née en 1926) s'est mise au dessin et à la peinture vers les années 1955.

Vers les années 1970 elle a découvert avec passion l'univers de la danse. Elle dessinait alors dans les coulisses du Théâtre des Champs Elysées, dans les coulisses de l'Opéra de Paris, à l'Opéra Comique, au cours Franchetti où venaient travailler ces danseurs qui l'enchantaient : Jean Guizeris, Michaël Denard –



*C'était le temps du ballet du XXème siècle avec Jorge Donn-
En 1973, elle fait une grande exposition au Théâtre des Champs Elysées.*

A la voir dessiner, peindre, mon père a eu l'envie de concrétiser ce monde qui habitait son cœur.



Il était bourru lui aussi (Niedzviedz, en polonais, veut dire Ours) et lui aussi avait un cœur « grand comme ça », écorché vif. Dureté de sa mère à son égard, dureté de la guerre, de la vie dans les ateliers de confection où il travaillait.

Plus tard il a travaillé à son compte dans sa propre boutique.

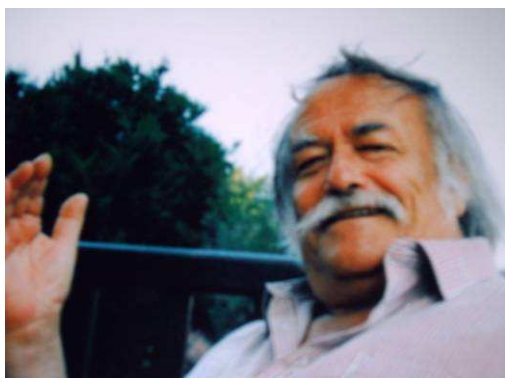
Au début des années 1980 (à 56 ans), il s'est donc mis à modeler de la terre pour en faire surgir ces petits bonshommes, mais il voulait que ma mère y mette un peu la main, que la Petite Fée y mette un léger coup de sa baguette. Aussi, mettait-elle un peu de couleur ici, et là, un peu de paillettes pour évoquer l'exubérance de la fête, la lumière joyeuse.

Il les regardait avec enchantement ces petits êtres venus du fond de son imagination et qui parlaient aussi de son histoire d'amour avec ma mère – Ainsi chaque personnage est une parole d'amour échangée entre eux – Il a modelé de vieux couples qui s'embrassent « Les Noces d'Or ».



Pour lui, cela ne sera qu'un vœu non exaucé : à 60 ans, en 1986, ma mère a quitté ce monde après deux années de lutte contre la maladie.

Alors, mon père a abandonné son monde de terre et de couleur, puisqu'il n'avait plus son âme-sœur – les personnages qui n'étaient pas encore peints sont restés en bas d'un placard, en terre grise, comme son cœur était devenu, pauvre et gris. Mais les autres, ceux d'avant, qui avaient tous reçu le baiser de l'amour, étaient précieusement installés sur des étagères dans une grande armoire vitrée et il venait souvent les visiter pour les contempler avec tendresse, un sourire complice aux lèvres et le regard brillant-



Et le temps a passé... Le 25 décembre 2004, jour de Noël, à 80 ans depuis la veille, après avoir lutté trois ans contre la maladie, comme la chèvre de monsieur Seguin (un livre qu'il aimait tout particulièrement), il a été vaincu par le Loup, et a quitté ce monde, lui aussi – Mais sa petite Fée, l'attendait de l'autre côté, c'est certain-

Michèle Niedzviedz

Ma mère, Yvonne, est née le 10 juillet 1925 à Paris.



Ses parents étaient d'origine juive polonaise, comme ceux de mon père, mais installés en France depuis plus longtemps : ma mère représentait la quatrième génération. Elle fut élevée par son arrière grand-mère – sa mère était divorcée et ne pouvait se charger seule de sa fille-



A défaut de la présence d'un père, elle avait un oncle qu'elle admirait beaucoup. Il était musicien et se faisait appeler TITO Henriotti. C'est lui qui est le compositeur du « Tango

Chinois ». Il lui donna le goût de la littérature, du dessin (mais, curieusement, ne lui parla jamais de musique).

Jeune fille, elle devint secrétaire mais dessinait déjà beaucoup, faisant des caricatures pleines d'humour de ses amies à la mode des « Zazous », des danseuses espagnoles, des rêves de pays lointains pleins d'exotisme.

Pendant la guerre, elle fut arrêtée une fois dans la rue par un jeune milicien de son âge – Comme elle avait beaucoup de présence d'esprit, sans doute trouva-t-elle les mots qu'il fallait, car il la relâcha, mais en l'avertissant « On se retrouvera ! ». Un heureux destin fit qu'ils ne se retrouvèrent pas et qu'elle put rencontrer mon père –

Elle était en vacances aux Sables d'Olonne avec une amie et mon père s'y trouvait avec un ami. La rencontre eut lieu et mon père épousa ma mère, et l'ami épousa l'amie.

Mon père avait l'art de la faire et elle pouvait compter sur lui, s'appuyer sur son cœur « grand comme ça ». Ils se marièrent le 21 août 1948.



Je perçois mieux maintenant comme il furent un couple réellement très unis, s'aimant profondément. Elle lui apportait un raffinement, un sens artistique qu'il admirait et il lui apportait une solidité, une force intérieure, sachant la rassurer, elle qui était si anxieuse, si inquiète.

Il y avait beaucoup de poésie en lui et une candeur, un fond d'enfance inaltérable (qui le rendait parfois trop passionné, trop entier dans ses réactions, ses relations avec les gens).

A ma naissance en 1950, elle arrêta de travailler et se mit davantage au dessin et à la peinture –Quelle fierté pour elle lorsqu'elle s'acheta une paire de bas avec le prix de la vente d'un dessin ! –

Vers les années 1955, elle fit la connaissance d'un encadreur (qui devint Meilleur Ouvrier de France en 1965). Il s'intéressa à sa création artistique, corrigeant des défauts, des erreurs ;

lui organisa des expositions dans les vitrines de son magasin, et nos deux familles devinrent amies.

Ainsi, petit à petit, la peinture devint son métier. Elle fit beaucoup de choses :



-Dessins pour l'édition (il y eut même un éditeur allemand qui venait dans son avion personnel et lui passait des commandes !)

-Elle travailla avec les bouquinistes, elle adorait ça ! Manger un sandwich dans un café près des Beaux Arts, quai Malaquais, et faire « la tournée » de ses clients, le long des quais de la Seine. Je l'accompagnais souvent, je savais qu'elle se sentait aussi libre qu'une mouette dans le ciel au-dessus de la mer.

-Elle travailla aussi pour des galeries à Montmartre, au Palais Royal. Fit des lithographies, et, plus tard, participa au Salon de la danse.

Justement, vers les années 1970, elle découvrit de plus près ce monde de la danse qu'elle aimait depuis toujours. Là, elle put aller dessiner dans les coulisses du Théâtre des Champs Elysées. Elle y fut filmée un jour par la télévision, en train de croquer sur le vif ces danseurs qui la fascinaient. Ce fut le début d'un grand rêve qui prenait vie. Un conte de fées éblouissant.

Coulisses du Théâtre des Champs Elysées, de l'Opéra Comique, de l'opéra Garnier. Elle dessinait les étoiles du moment : Michaël Denard, Noëlla Pontois, Jean Guizerix, Wilfried Piollet, Rudolph Noureev, Cyril Atanassof... Il y eut le Mime Marceau, l'Espagne D'Antonio Gades, Georges Donn des Ballets Maurice Béjart, Roland Petit...



Elle allait les voir travailler au Cours Franchetti, Cité Véron, suer durement à la barre et elle les admirait pour ce dur labeur, dont, sur la scène, il ne restait plus que légèreté aérienne – Noureev, travaillant comme les autres, parmi les autres...

Comme elle l'écrivit elle-même dans un petit texte : J'aime travailler dans la pénombre des coulisses. Ma plume court sur le papier, essayant de capter l'envol, l'attitude, la perfection d'une arabesque, essayant de saisir l'insaisissable. Des danseurs et danseuses venaient poser à la maison.

En juillet 1973, elle fait une grande exposition au Théâtre des Champs – Elysées : « L'Univers de la Danse » par Vony Niedzwiedz. Elle présente environ 200 dessins, croquis, aquarelles et peintures – un enchantement !



Mais pour diverses raisons, elle s'est progressivement éloignée de ce monde de la danse, et en éprouva une peine profonde.

Elle dessinait beaucoup en vacances, au bord de la mer, à la campagne, dessinait souvent mon père et moi. Avec son humour elle savait aussi caricaturer ces danseurs qu'elle aimait : alors, elle dessinait d'énormes danseuses en tenue de sylphides, des gros mollets dépassant du diaphane tutu blanc, et s'envolant dans les airs avec deux petites ailes

pailletées !

Puis à la demande de mon père elle a mis un peu de sa main de fée sur les petits personnages en terre qu'il faisait : un peu de couleurs ici et là...

En 1985, elle est tombée malade. Mon père l'a soignée avec le plus grand dévouement et la plus grande douleur, se refusant à admettre la terrible réalité.

Le 14 mars 1986, elle a quitté ce monde aimé. Elle était belle, lumineuse, avec un beau sourire radieux, plein de tendresse. Dans ses yeux bleus brillaient les petites étoiles de l'enfance et de l'émerveillement.

La plupart des dessins et peintures sont allés en donation à la Bibliothèque des Arts du Spectacle.



*Musée des Arts Naïfs et Populaires de Noyers
25, rue de l'église
89310 NOYERS SUR SEREIN
Tél. : 03.86.82.89.09*

*Mairie de Noyers sur Serein
Place de l'Hôtel de Ville
89310 Noyers sur Serein*

*mairie-de-noyers@wanadoo.fr
musee-de-noyers@wanadoo.fr
<http://www.noyers-et-tourisme.com>*



Noyers
sur serein